

FICHE DE PRESENTATION

- 1- Les stratégies arabes face à la menace israélienne de 1945 à aujourd'hui : de la guerre conventionnelle à la guerre irrégulière ?
- 2- CDT COURBON Thierry
- 3- Mars 2000
- 4- Division D groupe 6
- 5- MEMOIRE de stratégie
- 6- Après les divers échecs subis par les pays arabes lors des guerres conventionnelles menées contre Israël et compte tenu de la supériorité de l'Etat hébreu sur le plan nucléaire, il est probable que les Arabes vont opter maintenant pour une stratégie alternative. La stratégie de la guerre irrégulière renoue, en effet, avec la pensée militaire arabe ancienne et remporte actuellement des succès encourageants.
- 7- Mots clés : Guerre conventionnelle, guerre irrégulière, stratégie alternative, surprise, mobilité, insaisissabilité, nucléaire, défense de manoeuvre, défense statique.

INTRODUCTION

Les quatre guerres conventionnelles menées par les pays arabes contre Israël se sont toutes soldées par des échecs. En 1948, les armées arabes, peu expérimentées et mal coordonnées, ne parviennent pas à prendre l'ascendant sur l'armée israélienne naissante. Vingt cinq ans après, en 1973, les mêmes armées arabes beaucoup mieux préparées, armées et coordonnées subissent une nouvelle défaite. Pourtant, à chaque fois, les états-majors arabes ont tiré les leçons de leurs échecs et modifier leur stratégie, mais en vain.

Les données, en ce qui concerne l'affrontement nucléaire, sont similaires. Force est en effet de constater que les pays arabes sont en très nette position d'infériorité. Israël possède une avance considérable au niveau technologique et détient un arsenal

nucléaire conséquent alors qu'aucune puissance arabe n'est détentrice de l'arme dissuasive.

Aussi sommes-nous en droit de nous demander si les pays arabes, en optant pour des stratégies classiques, ont fait le bon choix ? Compte tenu de l'avance technologique et doctrinale d'Israël, ceux-ci ne doivent-ils pas se tourner vers une stratégie alternative ?

Ayant échoué dans les guerres conventionnelles contre l'Etat hébreu, les Arabes semblent se tourner aujourd'hui vers d'autres stratégies : défense de manoeuvre, guerre irrégulière, guerre médiatique et diplomatique. Comprenant qu'ils leur sera très difficile de maîtriser aussi bien que leur adversaire l'art de la guerre classique, ils paraissent renouer aujourd'hui avec leur pensée stratégique traditionnelle fondée sur la ruse, le renseignement, le mouvement et l'insaisissabilité des combattants.

La première partie s'attache à décrire les différentes stratégies suivies par les pays arabes lors des quatre guerres menées contre Israël et à souligner les enseignements tirés des divers échecs. Elle montre que, malgré les progrès réalisés après conflit, les armées arabes n'ont pas encore su mener une guerre conventionnelle avec un succès total.

La seconde partie met en lumière les différents aspects de la stratégie arabe face à la suprématie israélienne sur le plan nucléaire. Elle souligne que dans ce domaine, les pays arabes évoluent aussi sur un terrain défavorable dont ils maîtrisent moins bien que leur adversaire les données principales.

Enfin, la troisième partie tente de définir les nouvelles options stratégiques que pourront adopter les pays arabes dans l'avenir. Elle démontre que les Arabes ont tout intérêt à faire le choix de la guerre irrégulière, domaine où ils excellent depuis longtemps.

1- LES STRATEGIES SUIVIES PAR LES PAYS ARABES LORS DES QUATRE GUERRES CONVENTIONNELLES CONTRE ISRAEL.

12- La guerre de 1948

121 – Description

La première guerre israélo-arabe fait suite au retrait britannique de la Palestine. Ces derniers quittent la Palestine le 15 mai 1948 en laissant les forces antagonistes, face à face. Les forces anglaises évacuent leurs positions qui sont immédiatement occupées par les Juifs ou les Arabes. Le principal enjeu est la prise de contrôle du littoral qui conditionne l'arrivée des immigrants et la fourniture du matériel de guerre pour Israël. Le bilan des forces en présence est le suivant : l'Etat hébreu possède une armée de 70 000 soldats (Haganah avec son unité de choc le Palmach). Les armes lourdes font défaut aux Juifs pendant la première partie du conflit mais l'arrivée des armes tchèques dans la seconde phase du conflit rétablit l'équilibre. Le commandement israélien est expérimenté car il a acquis lors de la seconde guerre mondiale une solide expérience des formes modernes de la guerre.

Les pays arabes disposent de 40 000 soldats qui participent réellement au combat en Palestine. Il faut y ajouter des groupes armés palestiniens très déterminés. Les Arabes possèdent des matériels récents (avion, artillerie, blindés). En revanche, seule la légion arabe jordanienne forte de 9 000 hommes est expérimentée, entraînée et bien commandée (Glubb PACHA).

122 – La stratégie des pays arabes

Il convient de souligner que la stratégie suivie par les pays arabes est très classique et directement inspirée de la pensée militaire occidentale. Mais celle-ci souffre d'une grande lacune : le manque de coordination entre les divers pays participants au combat. Malgré leur avantage géographique qui oblige l'armée juive à se battre sur plusieurs fronts en même temps, les Arabes attaquent de manière désordonnée et sans aucune coordination, ce qui permet aux Juifs de faire face successivement aux différents assauts.

De plus, les objectifs des pays arabes sont divergents. Le roi Abdallâh de Jordanie attaque dans le but d'annexer à son royaume Jérusalem et la plus grande partie du territoire attribué par l'O.N.U. aux palestiniens. Pour sa part, l'Egypte, consciente des visées jordaniennes, s'emploie à soutenir toutes les forces palestiniennes hostiles aux Jordaniens. L'objectif politique de la Jordanie entraîne sa passivité une fois ses buts atteints (tenir la vieille ville de Jérusalem et contrôler la Palestine arabe). Cette passivité jordanienne permet aux israéliens de lancer à la fin de l'année 1948 une offensive de grande ampleur contre les forces égyptiennes. Le front égyptien est enfoncé et 3000 égyptiens sont pris au piège dans la poche de Falluga.

Au total, il faut insister sur l'absence d'une véritable stratégie arabe préparée à l'avance et commune à tous les pays participants au conflit. La planification des opérations est très superficielle.

123 – Les leçons tirées de l'échec

La majorité des experts arabes analysent la défaite de 1948 comme, avant tout, une succession de fautes politiques. Les causes militaires ne viennent qu'au second plan.

Quatre erreurs politiques graves ont été commises par les dirigeants des pays arabes.

La première d'entre elles est de ne pas avoir mis au point une planification stratégique à la hauteur de l'évènement. Les leaders politiques se sont contentés d'un concept stratégique très général qui vise à interdire le partage de la Palestine et la formation d'une tête de pont sioniste dans ce territoire. A l'inverse, les moyens nécessaires pour réaliser cet objectif général n'ont jamais été étudiés de façon détaillée. De plus, il n'a jamais été demandé aux militaires d'élaborer de manière précise différents plans d'opération pour organiser la manœuvre des unités sur le terrain. Les chefs politiques des pays arabes se sont lancés dans la bataille de manière hasardeuse sans s'y être préparés au préalable.

La deuxième faute politique est d'avoir manqué de pragmatisme et de sens des réalités. Les Arabes se sont laissés dominer par l'enthousiasme, les sentiments et la passion. Cette « enfance politique » dont parle le docteur EL-KILANI, chef d'état-major des forces aériennes syriennes de 1957 à 1958, les a conduit à sous-estimer le caractère international du conflit et à s'opposer à une décision de l'O.N.U soutenue par des grandes puissances.

La troisième erreur politique est d'avoir accepté de signer la trêve. Celle-ci a en effet permis aux forces israéliennes de se renforcer alors qu'elles étaient au bord de l'écroulement. Cette trêve a changé le cours de la guerre. Elle n'a pas été le fait des militaires mais des dirigeants politiques qui ont cédé aux fortes pressions des grandes puissances.

Enfin, la dernière faute commise par les leaders politiques est de ne pas avoir écouté les conseils des chefs militaires. Les militaires ont très tôt eu conscience que les armées arabes n'étaient pas prêtes pour entrer en guerre (armement et entraînement insuffisants). Malgré cela, les dirigeants politiques n'ont pas hésité à lancer les troupes dans la bataille. Les militaires étaient convaincus qu'il fallait disposer au minimum de six

divisions et de six escadrilles aériennes pour sortir victorieux du conflit. Mais les dirigeants politiques ont cru qu'il suffirait de concentrer certaines forces près des frontières de la Palestine et de montrer qu'ils étaient déterminés à intervenir pour faire peur aux sionistes et inciter les grandes puissances à donner satisfaction aux Arabes.

Quant aux causes militaires de la défaite, celles-ci sont considérées comme secondaires. Il faut citer, en premier lieu, l'incompétence du commandement militaire arabe qui, à la différence des chefs militaires sionistes, ne bénéficiait pas de l'expérience acquise lors de la seconde guerre mondiale. Le commandement arabe a négligé les principes de la guerre (concentration, initiative, surprise, mouvement, coordination, unité de commandement).

D'autre part, il convient de souligner la jeunesse des armées arabes qui sortaient tout juste de la colonisation. Les armées arabes naissantes étaient peu expérimentées, mal organisées et faiblement armées.

13 – La guerre de 1956

131 – Description

Israël décide d'exploiter la crise ouverte en 1956 par la nationalisation du canal de Suez. Les Israéliens se fixent pour objectif de détruire le potentiel militaire égyptien, de neutraliser les camps de fedayin de la bande de Gaza et de dégager le détroit de Tiran. Le 29 octobre 1956, l'armée israélienne se lance dans la bataille. L'aviation de l'Etat hébreu, bénéficiant de l'effet de surprise, s'assure la maîtrise du ciel alors que ses divisions blindées enfoncent les forces égyptiennes qui reculent bientôt vers Charm El Cheikh, point qui commande la libre circulation dans le golfe d'Akaba. Mais cette opération se heurte à la violente réaction de l'Union Soviétique et des Etats-Unis qui forcent Israël à signer l'armistice. Les Israéliens évacuent le Sinaï mais conservent Charm El Cheikh et Gaza.

132 – Les leçons tirées de l'échec

A l'inverse du conflit précédent, la guerre de 1956 est analysée comme une victoire politique et comme une défaite militaire.

Ayant peut-être tiré les enseignements des diverses fautes politiques commises en 1948, l'Egypte de Nasser remporte sans conteste

une victoire politique. Tout d'abord, le régime du président égyptien sort renforcé du conflit alors que Français, Anglais et Israéliens souhaitaient sa chute. Ensuite, ce conflit met fin à la colonisation de la patrie arabe par les Français et les Anglais. Il accélère le processus d'indépendance totale des pays arabes. Enfin, l'Égypte améliore son image de marque auprès de l'opinion publique internationale. En effet, ce pays est considéré comme l'agressé et non comme l'agresseur et la résistance du peuple égyptien a provoqué l'admiration de tous.

Pour autant, les analystes militaires arabes considèrent ce conflit comme une défaite militaire. Deux causes essentielles sont soulignées.

La principale cause de cet échec est la supériorité militaire ennemie. L'Égypte ne fait pas simplement face aux troupes israéliennes mais aussi et surtout à deux puissances moyennes, la France et l'Angleterre. Ce rapport de force très favorable à la partie adverse oblige le commandement égyptien à ordonner le retrait des forces armées du Sinaï pour mieux faire face à la menace franco-anglaise sur l'autre rive du canal. Sans cette intervention franco-anglaise, le sort de la guerre aurait été tout autre. Par exemple, l'aviation israélienne ne serait pas parvenue à avoir la maîtrise du ciel et l'aviation égyptienne aurait pu épauler la manœuvre des chars. De la même manière, seule l'intervention franco-anglaise a permis la poursuite de l'attaque israélienne. Sans cette intervention, les Égyptiens auraient lancé des contre-attaques qui auraient causé de lourdes pertes aux Israéliens. Le succès de la stratégie de « guerre éclair » adoptée par Israël n'est du qu'à la création d'un deuxième front par les Français et les Anglais.

Une deuxième raison vient expliquer cet échec militaire. L'Égypte a adopté un système de défense ferme dans le Sinaï qui s'articule autour de diverses positions fortifiées. Le commandement égyptien a surévalué l'étanchéité de ce dispositif et sous-estimer les possibilités de le dépasser, de l'encercler ou de le contourner. L'armée égyptienne, qui plus est, ne disposait pas de forces mobiles capables de manœuvrer à partir de ces points de défense ferme. Cette stratégie défensive a eu pour effet que l'armée égyptienne a plus réagi qu'agi et a toujours laissé l'initiative aux Israéliens. Le jugement de Moshé Dayan résume très bien cette lacune égyptienne : « les forces égyptiennes ont bien combattu pendant la phase de combat statique. Elles ont été efficaces tant qu'elles ont utilisé leurs armes enterrées auparavant dans des positions fixes. Mais, à l'inverse, cela n'a pas été le cas lorsqu'elles ont du quitter leurs positions de défense ou changer leur plan. Lorsqu'elles ont lancé des contre-attaques, elles l'ont fait de manière très maladroite. »

Plus de mobilité et la nécessité de prendre et de conserver l'initiative du combat ont donc été les deux leçons principales tirées par les Arabes de la guerre de 1956.

14 - La guerre de 1967

141 – Description

La guerre des six jours débute avec l'exigence égyptienne du retrait des casques bleus de son territoire et de la fermeture du détroit de Tiran. Selon toute vraisemblance, Nasser vise à étouffer économiquement l'Etat hébreu afin de le contraindre, sans guerre, à la capitulation. En réponse, Israël opte d'emblée pour l'emploi de la force. Lorsque le 5 juin 1967 Israël attaque, la surprise est totale chez les Arabes. L'armée israélienne s'assure la maîtrise des airs et les blindés détruisent les forces égyptiennes dans le Sinaï, qui est occupé dans sa totalité ainsi que la bande de Gaza. Dans le Golan, la défense syrienne est également transpercée et les blindés israéliens foncent sur Damas. Le désastre est total pour les Arabes : lourdes pertes humaines et pertes territoriales conséquentes (GOLAN, CIS-JORDANIE, SINAÏ, GAZA, JERUSALEM).

142 – La stratégie des pays arabes

Force est de constater que les pays arabes ont opté pour une stratégie classique fondée sur l'acquisition d'un volume considérable de matériels. Il faut souligner le caractère massif du potentiel militaire des pays arabes. Ceux-ci possèdent, en effet, la supériorité numérique (320 000 hommes contre 275 000 pour les Israéliens) et des matériels plus nombreux puisque les trois pays arabes réunis ont deux fois plus d'avions de combat, de canons et de blindés que l'Etat hébreu.

Il convient ensuite d'insister sur la structure très lourde de l'armée égyptienne qui contraste avec la souplesse organisationnelle de l'armée israélienne.

Par ailleurs, les actions des différentes armées arabes sont mal coordonnées. Le meilleur exemple est celui du roi de Jordanie qui, trompé par les bulletins de victoire publiés par la radio du Caire, décide d'intervenir. Le résultat ne se fait pas attendre et les forces jordaniennes sont rapidement défaites.

Enfin, il faut mentionner que la Syrie a opté pour une défense de position puisque les forces syriennes se sont tenues à l'abri dans de nombreuses fortifications situées dans le plateau du Golan.

143 – Les leçons tirées de l'échec

Quatre raisons principales viennent expliquer la défaite arabe de 1967.

La première cause de cet échec est une erreur médiatique. Dans la période qui a précédé la guerre, une large campagne de propagande a été organisée pour glorifier les armées arabes et à l'inverse détériorer l'image de marque de l'armée israélienne. Pendant que les troupes égyptiennes défilaient dans les rues du Caire, Israël mobilisait son armée et se préparait à la guerre de façon très discrète. Mais les Arabes ont été victimes de cette propagande puisqu'ils sont passés pour des agresseurs potentiels alors qu'Israël laissait à penser qu'il n'était qu'une petite entité au milieu d'un environnement hostile. L'opinion publique internationale penchait du côté d'Israël.

La deuxième cause de la défaite de 1967 est le choix d'un concept de défense statique. Il faut, tout d'abord, souligner que les décideurs politiques égyptiens s'étaient engagés à ne pas ouvrir le feu en premier. Cette décision politique a débouché sur le choix d'une défense statique du territoire. Ce concept défensif a eu de lourdes conséquences puisque les Égyptiens ont été incapables de transporter le combat sur le territoire ennemi, de prendre l'initiative et se sont contentés de réagir au lieu d'agir.

La troisième raison de l'échec arabe est la mauvaise organisation de ce système de défense. Par exemple, les défenses avancées égyptiennes dans le Sinaï étaient faibles et surtout éloignées les unes des autres si bien qu'elles n'ont pas pu s'entraider et se soutenir mutuellement.

Quant aux jordaniens, ils n'ont pas su valoriser le relief qui pourtant était à leur avantage. Ils n'ont pas organisé des positions de défense assez puissantes dans la profondeur du dispositif en utilisant les collines de l'est du Jourdain. À l'inverse du milieu désertique, les collines jordaniennes auraient empêché les Israéliens de dépasser ou d'encercler les positions Hachémites. De plus, le système défensif jordanien souffrait d'une insuffisance en armes anti-char et anti-aériennes.

Pour sa part, l'armée syrienne s'est retranchée derrière des positions fortifiées. Le relief était favorable aux syriens (plateau du Golan). Mais cette ligne défensive n'a pas été capable d'empêcher la percée israélienne car elle n'a pas été appuyée par des forces de réserves mobiles en mesure de contre-attaquer ou de renforcer une position en danger.

Enfin, la dernière raison de l'échec arabe est le manque de coordination entre les différents pays. Ce n'est pas une seule guerre qui a été menée par les pays arabes mais trois guerres séparées sur trois fronts

différents. Le commandement unifié de la ligue arabe s'est révélé inefficace. Les Arabes n'ont pas su unifier toutes leurs ressources politique, militaire, humaine et matérielle et sont allés au combat en ordre dispersé.

Au total, les armées arabes ont souffert de deux maux principaux : un manque de coordination et une capacité à manoeuvrer très réduite puisque l'effort portait sur la défense statique. Les responsables militaires arabes, bien qu'ayant pris conscience des carences de la défense statique après le conflit de 1956, n'ont pas su accroître la mobilité des unités.

15 – La guerre de 1973

151 – Description

Une fois n'est pas coutume, c'est l'offensive égyptienne du 6 octobre 1973 qui surprend le camp hébreu. Les Israéliens, sûrs de leur puissance, ne prennent pas au sérieux les signes montrant la préparation militaire de l'Egypte. Pour la première fois, les pays arabes ont l'initiative. L'armée égyptienne réussit à franchir le canal de Suez et à submerger les forces israéliennes. Au Nord, les forces syriennes déferlent et s'emparent du Golan. Israël mobilise rapidement et repousse les Syriens dans un premier temps. Puis l'Etat hébreu reporte son effort contre l'Egypte et une opération aéroportée permet d'établir une tête de pont sur la rive occidentale du canal et d'encercler la troisième armée égyptienne. C'est au tour des forces égyptiennes d'être en difficulté. Un cessez-le-feu a lieu le 22 octobre alors que l'Egypte est au bord de l'effondrement. Pour la première fois, cette guerre a été difficile et meurtrière pour Israël.

152 – La stratégie des pays arabes

La stratégie arabe pendant la guerre d'octobre 1973 présente plusieurs caractéristiques principales.

La première caractéristique est la massivité du potentiel militaire. L'armée égyptienne possède plus de matériel que des puissances moyennes comme la France ou la Grande-Bretagne. Elle dispose d'armes de conception très récente qui ne sont pas encore en service en Europe. Les Soviétiques abreuvent leurs alliés arabes d'importantes quantités de matériel militaire, facilitant même le développement d'une industrie d'armement en Egypte.

Sur le plan des effectifs, la Syrie et l'Egypte alignent 500 000 hommes face à 300 000 israéliens. Pendant la période 1967-1973, les armées égyptiennes et syriennes doublent de volume.

La deuxième caractéristique est l'utilisation par les Arabes de tactiques et d'armes défensives. D'énormes concentrations de batteries de fusées antiaériennes et de canons de DCA à proximité immédiate du front limiteront sévèrement les possibilités d'intervention de l'aviation israélienne. Contrairement à la stratégie aérienne israélienne qui est résolument offensive et qui repose sur la conquête de l'espace aérien par l'aviation de chasse, la doctrine arabe donne la priorité à un réseau dense de défense antiaérienne, visant à empêcher l'adversaire de déployer ses moyens.

En outre, Les blindés israéliens sont arrêtés par des fantassins équipés de fusées antichars qui leur infligent de lourdes pertes. Mais lorsque pour soulager le front syrien, les Egyptiens sortent de la zone protégée par les batteries, ils subissent à leur tour des dégâts considérables.

La troisième caractéristique est l'utilisation du facteur surprise par les armées arabes. Celles-ci attaquent, en effet, alors que personne ne s'y attend. L'offensive est lancée le jour du grand Pardon (5734 du calendrier hébraïque) et en plein mois du ramadan (1393 de l'hégire). Or, le yom-kippour est le jour le plus sacré du calendrier juif. Ce jour-là, l'activité est complètement paralysée dans tout le pays. Qui plus est, toute l'attention d'Israël est focalisée sur les élections parlementaires à la Knesset programmées pour le 31 octobre. L'étonnement paraît d'autant plus général que rien ne semblait laisser présager un tel événement. Comment les armées arabes osent-elles s'attaquer à une armée, qui de l'avis de tous les experts militaires, de Washington à Moscou, semble imbattable ?

De plus, le secret a été bien gardé. Jusqu'au premier octobre, seuls les présidents Sadate et Assad, de même que les sept ou huit plus hautes autorités militaires égyptiennes et syriennes, sont au courant de la date et des modalités d'exécution de l'opération. Les ordres d'opérations ne sont pas tapés à la machine, mais rédigés à la main, afin d'éviter les risques de fuites. Les commandants d'unité n'apprennent la nouvelle que quelques heures seulement avant le déclenchement de l'offensive.

Plus encore, les dirigeants arabes ont mis au point un plan de déception sophistiqué. Celui-ci prévoit toute une série d'actions et d'incidents militaires et politiques, au niveau national aussi bien qu'au niveau international, qui doit convaincre Israël que les Arabes ne sont nullement engagés sur le sentier de la guerre. Par exemple, de nombreux rendez-vous diplomatiques sont pris pour la période correspondant au début des hostilités. Cette poudre aux yeux diplomatique est doublée d'une habile intoxication sur le plan militaire. A partir du mois de novembre 1972, l'armée égyptienne augmente la fréquence de ses grandes manœuvres pour endormir progressivement la méfiance des israéliens en les habituant à voir se déplacer constamment un nombre important

d'unités. Par ailleurs, durant les mois qui précèdent le déclenchement du conflit, les spécialistes arabes de la désinformation distillent dans la presse occidentale des nouvelles faisant état de graves difficultés au sein des armées arabes.

La quatrième caractéristique est que les armées égyptienne et syrienne prennent l'initiative des hostilités. Tenant compte des enseignements des conflits précédents, les états-majors arabes se lancent, les premiers, dans la bataille. L'attitude adoptée est résolument offensive. Le plan de bataille égyptien prévoit de porter le combat en territoire ennemi (le Sinaï occupé). Il s'agit d'une opération de franchissement, comparable à un débarquement amphibie, dans laquelle l'infanterie, appuyée par les blindés, joue le rôle principal.

Le plan syrien se veut dynamique. Il est donc en rupture totale avec la doctrine de défense statique des conflits précédents. Il s'agit d'une attaque classique au moyen de blindés soutenus par l'infanterie. L'offensive syrienne sur le Golan est massive et effectuée dans le plus pur style soviétique. Elle vise à percer le dispositif israélien en deux points distincts, puis à faire converger les colonnes blindées vers le centre de gravité adverse. Simultanément, les commandos syriens s'infiltrèrent sur les arrières de l'ennemi afin de les désorganiser.

D'autre part, il faut mettre l'accent sur le redressement doctrinal de l'armée égyptienne. La doctrine de combat de l'armée égyptienne était calquée sur la vision soviétique de la bataille aéroterrestre. Celle-ci reposait sur la complémentarité opérationnelle des principaux instruments du combat mécanisé : omniprésence des blindés, rôle indispensable de l'infanterie motorisée, importance primordiale de l'artillerie et des moyens d'appui et nécessité de désorganiser les arrières de l'ennemi. Quant à l'aviation, elle ne jouait qu'un rôle secondaire.

Toutefois, les responsables militaires égyptiens prennent conscience des lacunes de ce système et le remettent en cause. Le renouveau de la pensée militaire égyptienne, qui est lent jusqu'à l'expulsion des conseillers soviétiques, s'accélère en 1972, sous l'impulsion du général Shazli qui est chargé de l'élaboration d'un nouveau plan de bataille. Pour la première fois, les Egyptiens imposent leur propre forme de combat et mettent au point une doctrine qui ne doit rien à une puissance étrangère.

Enfin, la coordination entre les armées égyptienne et syrienne est très satisfaisante. La concertation entre les stratèges des deux pays se révèle très étroite. Le général égyptien Ismail est désigné pour coordonner la planification entre les états-majors des deux armées. Il s'attache à forger une stratégie commune avec son homologue syrien, le général Moustafa Tlass, chargé de la planification syrienne.

La guerre de 1973 reflète les progrès réalisés par les armées arabes depuis 1967. Tout d'abord, les états-majors n'ont pas choisi un concept purement défensif qui suscitait passivité et manque d'initiative chez les cadres militaires. Ensuite, la coordination entre les armées syrienne et égyptienne s'est nettement améliorée. Par ailleurs, à l'inverse des conflits précédents, les Arabes ont su maîtriser l'un des principes fondamentaux de la guerre : la surprise. Enfin, la puissance de feu des armées arabes s'est considérablement accrue surtout en ce qui concerne les armes antiaériennes.

Malgré ces progrès, l'échec arabe est dû à quatre raisons principales.

La première cause de la défaite est l'aide massive accordée par les USA à Israël. Les armées arabes ont été vaincues par le couple américano-israélien. Toutefois, il convient de mettre en exergue le bilan globalement équilibré en ce qui concerne l'aide apportée par les grandes puissances aux belligérants. Si l'aide soviétique a permis à l'Égypte et à la Syrie de ne pas s'effondrer à la fin de la guerre, l'aide américaine a évité l'effondrement complet d'Israël au début des hostilités.

La deuxième raison est la lourdeur des grandes unités arabes qui se traduit par la lenteur et la rareté des mouvements de grande ampleur. Dès que l'armée égyptienne quitte ses positions défensives au Sinaï, elle se montre incapable de manœuvrer avec efficacité.

Quant à l'armée syrienne, elle parvient à mener une habile bataille de retardement, fluide et mobile. Mais ces résultats doivent être relativisés par la médiocrité des tactiques syriennes. Les Syriens sont en effet montés au feu par vagues successives de la taille du bataillon, offrant ainsi des cibles de choix aux israéliens. Les officiers, d'autre part, n'ont pas su faire preuve d'initiative, sans doute à cause de la lourdeur de la chaîne de commandement.

La troisième raison est l'abandon par les Arabes de leur stratégie offensive peu après le début des hostilités. La Syrie et l'Égypte ont, en effet, adopté leur ancienne méthode défensive, une fois la première attaque terminée. Après avoir franchi le canal et pris la ligne Bar Lev, les Égyptiens se sont placés en posture défensive dans l'attente de la contre-attaque des forces israéliennes. Prudents, les Égyptiens se sont contentés de consolider leurs têtes de pont et de s'y retrancher.

De son côté, l'armée syrienne franchit la ligne pourpre et perce les lignes ennemies. Mais alors qu'elle détient indubitablement l'avantage, elle stoppe inexplicablement sa progression à quelques heures de l'effondrement prévisible de son adversaire. Elle se retranche aussi sur ses positions, alors que la route du sud lui est ouverte. La Syrie abandonne ainsi l'initiative à son adversaire.

Enfin, le plan égyptien souffrait d'une certaine ambiguïté. Si les premières phases du combat étaient claires (traversée du canal de Suez et installation en position défensive dans une bande de 10 à 12 kilomètres à l'est du Canal), les phases suivantes n'étaient pas préparées avec précision. En particulier, les moyens et l'entraînement nécessaires pour poursuivre l'opération dans la profondeur du Sinaï n'ont été étudiés que de manière très vague.

Conclusion partielle :

Au total, il apparaît que les pays arabes ont fait le choix de la stratégie conventionnelle pour affronter et battre l'armée israélienne. Il s'agissait de mettre en place des armées classiques de plus en plus nombreuses et de mieux en mieux équipées. Selon les Arabes, pour parvenir à vaincre la Goliath israélien, il fallait être plus puissant que Goliath lui-même.

Entre 1948 et 1973, des progrès considérables ont, en effet, été réalisés par les armées arabes qui se sont dotées d'armes sophistiquées et ont accru leurs effectifs de façon importante.

Mais les Arabes ne sont jamais parvenus à maîtriser totalement l'art de la guerre conventionnelle. Ils ont toujours trouvé en face d'eux un adversaire plus compétent dans ce domaine, tout particulièrement sur le plan de la manœuvre. Les sommes colossales investies par les gouvernements pour se doter d'un potentiel militaire massif se sont révélées peu utiles. Malgré les améliorations apportées après chaque défaite, la victoire n'a jamais été au rendez-vous.

Aussi, les Arabes auraient-ils peut-être intérêt à remettre en cause ce choix de la guerre conventionnelle et à renouer avec leur pensée stratégique traditionnelle fondée sur le harcèlement et le refus de la bataille frontale.

2 – LA STRATEGIE ARABE FACE A LA MENACE NUCLEAIRE ISRAELIENNE.

La lecture des articles publiés par la revue « La défense arabe » de 1995 à 1999 permet d'apporter certains éléments intéressants. Cette revue évalue dans un premier temps la menace nucléaire israélienne puis décrit les différents axes autour desquels la stratégie arabe s'articule pour faire face à cette menace.

21 – La menace nucléaire israélienne

211 – Le potentiel nucléaire israélien

Celui-ci semble très bien connu. A Dimona se trouvent un réacteur nucléaire et un laboratoire de traitement du plutonium. A Soreq se situent un centre de recherche nucléaire et un réacteur atomique. A Beer Yaakof est installée une usine de missile Jéricho 2. Tous les lieux spécialisés dans le nucléaire militaire sont ainsi détaillés dans la revue « La défense arabe » comme en témoignent les exemples précédents.

Israël possède des armes nucléaires stratégiques de 20 kilotonnes qui ont une force de destruction proche de celles lancées sur Hiroshima et Nagasaki. L'Etat hébreu détient également des armes stratégico-tactiques d'une puissance de 10 kilotonnes. Enfin, il dispose d'armes nucléaires tactiques (obus d'artillerie nucléaire). Le volume des têtes nucléaires israéliennes est évalué à 200.

En ce qui concerne les moyens de lancement, Israël dispose d'avions et de missiles sol/sol qui peuvent frapper des objectifs vitaux dans la profondeur stratégique arabe. Il s'agit des chasseurs bombardiers F4 dont le rayon d'action est de 1050 kilomètres et F 16 dont le rayon d'action est de 1800 kilomètres. Il s'agit aussi du missile tactique Lans de fabrication américaine et dont la portée est de 130 kilomètres. Israël développe aussi sa propre production avec le missile Jéricho 1 (650 kilomètres), le missile Jéricho 2 (1450 kilomètres) et le missile Jéricho 3 testé en 1987 et prévu pour couvrir la majorité du monde arabe et le sud de l'ex-URSS.

212 – La stratégie nucléaire israélienne

La stratégie nucléaire israélienne vise un objectif fondamental : conserver le monopole nucléaire au Moyen-Orient. Il faut tout mettre en œuvre pour empêcher les pays arabes de posséder la bombe nucléaire.

Israël a tout d'abord adopté la stratégie du doute. Ce pays a longtemps fait preuve de mutisme et de dissimulation au sujet de sa capacité nucléaire. Plutôt que de convaincre les Arabes de l'existence d'armes nucléaires en Israël, il est préférable de diffuser des indications confuses et ambiguës ainsi que des informations contradictoires. Selon Shimon Peres, tant que les pays voisins éprouvent un doute quelconque sur le fait qu'Israël possède la bombe nucléaire, ce doute constitue une dissuasion qui les conduit à douter et non une dissuasion qui les conduit à la crainte. Ce n'est que tardivement que l'Etat hébreu abandonne cette stratégie du doute pour adopter une stratégie de démonstration de sa

puissance nucléaire. Le livre « Le choix de Samson » lève en effet le voile sur la puissance nucléaire israélienne juste avant la conférence de la paix de Madrid pour montrer la supériorité d'Israël.

Parallèlement, les Israéliens multiplient leurs efforts pour empêcher les pays arabes de devenir des puissances nucléaires. Il s'agit, en premier lieu, d'une campagne médiatique qui insiste lourdement sur le danger que constituerait pour la région et la paix mondiale la possession par un Etat arabe de la bombe nucléaire. D'autre part, l'Etat hébreu met tout en œuvre pour ralentir les programmes nucléaires arabes. Tous les moyens sont utilisés : piratage des installations nucléaires arabes, actions visant à terroriser les savants arabes, pressions sur les savants étrangers, bombardement du réacteur nucléaire irakien.

Ce monopole israélien en matière nucléaire doit permettre de réaliser plusieurs objectifs.

En premier lieu, l'Etat hébreu considère que la possession d'armes nucléaires est une sorte d'assurance vie qui lui garantit sa pérennité. Ensuite, ce monopole rend possible la politique expansionniste d'Israël qui vise à réaliser le grand Israël du Nil à l'Euphrate.

Enfin, la possession d'armes nucléaires permet à Israël de faire face aux incertitudes de l'avenir. Par exemple, le soutien américain dont bénéficie l'Etat hébreu peut s'affaiblir à moyen terme. L'arme nucléaire peut aussi être un moyen de compenser le déficit démographique israélien face à l'explosion de la population dans le monde arabe. De plus, l'arme nucléaire peut être un outil efficace en cas d'infériorité israélienne sur le plan conventionnel, domaine où les Arabes réalisent des progrès considérables.

213 – Le glissement doctrinal israélien

L'arme nucléaire israélienne ne serait plus, comme à ses origines, un ultime moyen de survie, une arme du dernier recours. L'inquiétude a en effet grandi chez les Arabes, de voir le bouclier défensif israélien formé par ses armes non conventionnelles risquer d'être utilisé maintenant de façon offensive. Plus précisément, ils redoutent qu'avec sa vaste capacité de frappe nucléaire, son système de missiles à longue portée et le développement de ses moyens de reconnaissance (satellites), Israël soit en mesure de mener une guerre offensive non conventionnelle, tout en restant relativement à l'abri d'une contre-attaque. Ces craintes redoublent devant les efforts d'Israël pour acquérir des missiles antimissiles qui complètent son bouclier défensif et lui donnent le moyen de réaliser ce changement d'attitude et de doctrine. Selon Yezid Sayigh, Israël peut adopter une attitude non conventionnelle plus offensive. Les doctrines d'emploi des armes de destruction massive se brouillent aujourd'hui. Il y a un danger constant d'un glissement de la notion de

dissuasion à la notion de coercition dans la politique des armes non conventionnelles. Parallèlement, on va vers l'incorporation des capacités non conventionnelles dans les structures des forces armées et les doctrines sur la conduite des opérations de guerre. Cette évolution doctrinale est évidente dans le cas d'Israël.

Dès la guerre d'octobre 1973, Israël a placé en état d'alerte ses missiles à têtes nucléaires et les a installés sur leur pas de tir. Les adversaires arabes n'avaient pas les moyens de s'apercevoir de cette manœuvre, qui visait en fait à inciter les Etats-Unis à accélérer leur aide et peut-être à persuader l'URSS de faire pression sur ses alliés arabes pour qu'ils limitent leur offensive. Il s'agissait donc de coercition plus que de dissuasion. Israël utilisa le même moyen après les attaques des Scuds irakiens pendant la guerre du Golfe, apparemment pour aiguillonner les Etats-Unis dans leur chasse à ces dangereux missiles. Selon diverses sources, Israël a lancé alors en Méditerranée un missile capable de recevoir une tête nucléaire pour montrer qu'il était prêt à utiliser l'arme nucléaire contre l'Irak.

Il faut également souligner l'importance apparemment prise par les armes nucléaires dans la structure des forces israéliennes et dans la doctrine stratégique de l'Etat hébreu. Des rapports sur des bataillons d'artillerie équipés de projectiles nucléaires pour des mortiers de 155 mm ou des canons de 203 mm et des mines nucléaires placées sur les hauteurs du Golan sont évoqués. Ce glissement doctrinal est encouragé par les contraintes financières sur le développement des forces conventionnelles et l'évolution des capacités militaires et technologiques arabes. Les Israéliens peuvent utiliser l'arme nucléaire sans en attendre la destruction totale de l'ennemi. Il est probable qu'ils feraient exploser une seule arme à titre de démonstration pour arrêter dès le début une attaque de l'ennemi.

22 – La stratégie arabe

221 – Les armes médiatiques et diplomatiques

Les Arabes ne doivent pas craindre de proclamer haut et fort leur droit de posséder l'arme qu'Israël possède, jusqu'au moment où le monde forcera l'Etat hébreu à renoncer à son arme nucléaire. Une bombe nucléaire arabe est légitime car c'est une arme défensive destinée à réaliser l'équilibre stratégique et à empêcher la guerre. Pourquoi serait-il permis à un pays de se défendre avec des armes nucléaires alors qu'on interdit à un autre ce droit de défense ?

Parallèlement, les pays arabes doivent mener une campagne médiatique qui souligne l'illégalité du potentiel nucléaire israélien, potentiel construit secrètement, hors du contrôle de l'agence internationale et en violation du traité de non-prolifération. Cette possession illégale de l'arme nucléaire compromet les chances de la paix au Moyen-Orient car il ne peut y avoir de paix globale sans paix nucléaire.

Cette action médiatique doit être doublée par une action diplomatique s'articulant sur les mêmes arguments.

222 – La réalisation de l'équilibre stratégique

La revue « La défense arabe » pense également qu'un des moyens de faire face à la puissance nucléaire israélienne est de réaliser l'équilibre stratégique. La possession par Israël de l'arme nucléaire se traduit par un dysfonctionnement stratégique au Moyen-Orient, qui met en péril la sécurité de la région tout entière. Le seul moyen de remédier à ce dysfonctionnement est de bâtir un puissant contrepoids. Deux solutions sont proposées pour réaliser l'équilibre stratégique. Tout d'abord, il est possible d'aider le plus grand pays arabe, l'Egypte, à posséder l'arme nucléaire. A ce sujet, on souligne que c'est l'équilibre nucléaire qui a empêché la guerre froide de se transformer en guerre chaude et destructrice. Pour financer ce projet, on propose d'imiter la méthode suivie par les Israéliens. Les Arabes les plus riches, comme l'ont fait les Juifs les plus fortunés, peuvent financer le programme nucléaire égyptien.

La deuxième solution proposée est de bâtir un contrepoids non nucléaire face à la puissance nucléaire israélienne. Si personne ne veut aider les Etats arabes en matière de technologie nucléaire, il faut alors parvenir à une dissuasion non conventionnelle, se fondant essentiellement sur des armes biologiques, chimiques, les bombes incendiaires, les missiles balistiques et les armes de haute précision. Il faut que l'agresseur sache qu'il fera face à une réaction immédiate et décisive qui atteindra le cœur de son territoire. Cet énorme potentiel non conventionnel permettra d'atteindre la parité stratégique avec Israël et la paix nucléaire sera alors possible dans la région.

223 – La minimisation du danger nucléaire

Le dernier volet de la stratégie arabe pour faire face à la menace nucléaire israélienne est plus surprenant. Il s'agit en effet de faire perdre aux armes nucléaires israéliennes toute crédibilité en minimisant leur efficacité.

Tout d'abord, on insiste sur la stérilité de l'armement nucléaire. En effet, l'éventualité de l'utilisation de cette arme est très limitée, voire

inexistante. L'expérience des cinquante dernières années vient confirmer cette réalité. Les deux superpuissances possédaient un arsenal nucléaire considérable mais ne l'ont jamais utilisé. De plus, les armes nucléaires ne permettent pas d'emporter la décision dans un conflit. L'utilisation de la bombe atomique à Hiroshima et à Nagasaki n'a pas constitué un élément déterminant en ce qui concerne la capitulation du Japon. La bombe atomique n'a été employée par les Américains que pour prendre de vitesse les Soviétiques.

Plus encore, les pertes causées par une explosion nucléaire ne sont pas si énormes. Les armes conventionnelles peuvent provoquer des dégâts bien plus importants (9 millions de russes morts pendant la seconde guerre mondiale). Enfin, il convient d'insister sur le recul de la terreur nucléaire dans le monde arabe. Les foules arabes ne se préoccupent plus de l'armement nucléaire israélien, malgré son caractère très dangereux. En effet, la revue « La défense arabe » n'hésite pas à présenter le peuple arabe comme spolié, pauvre, vivant dans la souffrance et ne craignant plus rien car il a tout perdu. Cette exagération vise à décrédibiliser l'arme atomique dont l'efficacité se fonde sur la terreur qu'elle génère.

Conclusion partielle :

Conscients de leur infériorité sur le plan nucléaire, les pays arabes semblent hésiter entre deux stratégies opposées. La première consiste à réaliser l'équilibre stratégique en mettant au point une bombe nucléaire arabe ou en amassant un énorme arsenal d'armes biologiques, chimiques et de missiles balistiques. Cette option paraît difficilement réalisable compte tenu de son coût financier et du développement technologique qu'elle implique.

La deuxième stratégie s'emploie à minimiser l'efficacité de la bombe nucléaire. Cette option souligne que le peuple arabe ne constitue pas une véritable cible pour les bombes nucléaires israéliennes. En effet, la terreur nucléaire n'est plus prégnante dans l'opinion publique arabe et la politique de déséquilibre de la terreur menée par Israël s'avère donc stérile. Cette stratégie n'est pas sans avoir certaines similitudes avec la stratégie de « non cible » qu'est la guerre irrégulière.

3 – QUELLES STRATEGIES ARABES POUR DEMAIN ?

31- Une stratégie classique : la défense de manœuvre

311 – Le concept de la défense suffisante

Cette nouvelle stratégie présente une caractéristique fondamentale : son aspect résolument défensif. Il s'agit en effet de reconstruire le potentiel militaire sur la base de la défense et non de l'attaque. Cette stratégie se définit comme le niveau le plus bas du potentiel militaire d'une nation, du point de vue de la qualité et de la quantité, pour garantir sa sécurité sans que cela ne constitue un danger offensif pour les autres états. C'est la fin de la course aux armements et du caractère offensif des forces militaires. Le potentiel militaire doit être insuffisant pour entreprendre des actions de combat offensives à large échelle et ne doit pas constituer un danger pour les autres. En revanche, ce potentiel doit être suffisant pour repousser toute attaque. Cette nouvelle doctrine s'accompagne d'une baisse des effectifs, d'une diminution de l'armement et elle nécessite l'adoption d'un concept défensif pour l'entraînement des forces. La stratégie de la défense suffisante et raisonnable se contente également d'armes conventionnelles. Les armes de destruction massive n'ont pas leur place dans cette stratégie.

Par ailleurs, cette doctrine stratégique de la défense suffisante et raisonnable va de pair avec la nécessité d'union entre les différents pays arabes. C'est bien la coalition entre les forces armées arabes qui permet de parvenir à un équilibre stratégique avec les ennemis éventuels. Cette alliance a pour conséquence la répartition du fardeau militaire sur les divers pays arabes de façon équilibrée et selon les possibilités de chacun. Les progrès réalisés dans ce domaine avec l'Union du Maghreb Arabe et le Conseil de Coopération du Golfe sont très appréciables. La déclaration de Damas qui a eu lieu en 1991 et qui unissait la Syrie, l'Egypte et les pays du Conseil de Coopération du Golfe est aussi très positive.

Il est intéressant de remarquer que l'union des forces armées arabes avec des forces armées étrangères dans le cadre d'une grande coalition n'est pas rejetée. Même si cette alliance avec des pays non arabes suscite la colère dans les rues, ces accords de défense et ces coalitions stratégiques permettent de compenser la diminution du volume des armées et de limiter les dépenses militaires. Ces ressources financières non employées à des fins militaires permettront de poursuivre le développement des pays arabes. C'est dans ce cadre que s'inscrivent les accords entre les Emirats Arabes Unis et la Grande-Bretagne qui prévoient des manœuvres communes.

La nouvelle doctrine stratégique représente un cadre d'action très général. Elle est donc accompagnée d'une tactique spécifique et

précise. Cette tactique est évoquée sous le nom de défense de manœuvre.

312 – Les mécanismes de la défense de manœuvre

La défense de manœuvre se fonde sur quatre éléments fondamentaux.

Le premier d'entre eux est la mobilité. C'est l'inverse d'une guerre de position où les forces sont fixées dans des postes de combat très fortement protégés et qu'il ne faut quitter à aucun prix. Ce concept défensif implique la possession de moyens de transport nombreux pour faciliter les déploiements ainsi que de véhicules de combat légers

La permanence du mouvement est considérée comme la seule solution pour constituer une défense efficace et même invulnérable. Cette mobilité va même jusqu'à l'abandon de certaines zones et de certaines lignes de défense, abandon qui reste toutefois momentané. Ce renoncement temporaire à certains territoires doit permettre de gagner du temps, de se reconstituer de façon plus efficace, d'utiliser au mieux sa puissance de feu, de conserver sa liberté d'action et d'éviter de lourdes pertes. Ce retrait est accompagné de frappes puissantes au moyen de l'artillerie pour empêcher l'ennemi de détruire les forces qui reculent.

Cette manœuvre se fait dans la discrétion et n'hésite pas à utiliser le facteur surprise pour infliger un maximum de pertes à l'ennemi. Il s'agit de sans cesse harceler l'ennemi, de l'user, de l'attaquer dans la profondeur. La manœuvre est utilisée indifféremment dans les phases offensives et les phases défensives.

Cette nouvelle doctrine doit permettre de repousser un ennemi supérieur en nombre. Elle est aussi particulièrement bien adaptée aux attaques surprises que peut lancer un ennemi potentiel. On pense, bien évidemment ici, aux attaques surprises lancées par Israël contre les forces armées arabes. Lors d'une attaque surprise, les forces qui stationnent près des frontières ne disposent pas du temps nécessaire pour se déployer dans de bonnes conditions et occuper les postes prévus. En revanche, il est très difficile de surprendre des unités qui se déplacent en permanence et n'ont pas de points de défense préétablis.

Le deuxième mot clé qui caractérise la défense de manœuvre est la ruse. Malgré la qualité des moyens modernes de renseignement et de reconnaissance, la tromperie et les stratagèmes restent des piliers de ce système de défense. Il faut en permanence tromper l'ennemi et semer le doute dans ses rangs. Cette ruse permet de maintenir l'ennemi dans un état de tension permanente. On peut, par exemple, utiliser de façon très mobile un petit nombre de chars et de véhicules blindés d'infanterie de façon à tromper les reconnaissances ennemies. Il s'agit de former des

poches de feu réelles mais qui ne dévoilent pas les véritables positions du gros des forces. Il est également possible de tromper l'ennemi pour qu'il attaque à l'endroit où la défense est la plus forte. Il est préconisé de dresser de fausses structures de fortifications. L'exemple irakien est cité à de multiples reprises. Lors de la deuxième guerre du golfe, ce pays a construit de faux aérodromes militaires, de faux postes de missiles, de fausses carcasses de chars et de faux avions. Cette tactique a rendu perplexes les aviateurs alliés et l'Irak a pu sauver une partie de ses forces lors des raids aériens menés par la coalition.

La troisième caractéristique de la défense de manœuvre est l'effort permanent effectué pour compliquer la manœuvre de l'ennemi au moyen de groupes d'assaut, de coups de main, de contre-attaques, de raids aériens et de la guerre électronique. IL faut affaiblir les postes de commandement et l'arrière-garde de l'adversaire. Il est recommandé d'utiliser des méthodes d'action inédites ou non familières à l'ennemi. Il est préconisé d'entraver l'action des éléments de reconnaissance.

Enfin, la défense de manœuvre est bâtie autour d'un principe fondamental : l'autonomie des unités. Chaque unité travaille de façon autonome ou avec les unités les plus proches. L'artillerie n'est pas utilisée de façon centralisée mais doit être répartie à l'avance au sein des différents éléments. La défense de manœuvre nécessite donc un esprit d'initiative très développé de la part des chefs militaires sur le terrain. Le chef militaire est considéré comme un créateur.

32 – Une stratégie alternative : la guerre irrégulière

321 – Les succès de la guerre irrégulière dans l'histoire arabe

Les conquêtes arabes

Il convient tout d'abord de rappeler les fondements de la pensée stratégique arabe ancienne. Cette pensée transparait très bien à travers les conquêtes arabes qui suivent directement la révélation du Coran. En l'espace d'un siècle, à partir de 632, ces conquêtes arabes transforment le paysage géopolitique et religieux du bassin méditerranéen. Les Arabes bâtissent un empire plus grand que celui des Romains et que celui d'Alexandre le Grand.

Aussi sommes-nous en droit de nous demander comment des troupes de bédouins en nombre réduit, sans traditions militaires comparables à celle des Byzantins et des Sassanides et pauvrement équipées, ont-elles pu triompher d'armées réputées ?

La stratégie employée par les Arabes explique pour une bonne part ces succès rapides. Cette stratégie se fonde avant tout sur la légèreté des forces. Les troupes de cavalerie sont, en effet, toutes relativement légères, y compris les troupes de cavalerie « lourde » armées pour le choc. Cette légèreté permet aux arabes de pratiquer un style de guerre indirect, comme les autres armées nomades, basé sur la mobilité, la rapidité et le harcèlement de l'adversaire. A travers une succession de raids, les troupes tentent de diviser les armées adverses pour concentrer leurs efforts sur chaque unité isolée. Dans le désert, terrain qu'ils affectionnent particulièrement, guidés par une ferveur religieuse vivace, les Arabes parviennent à vaincre des armées beaucoup plus puissantes. Ceci témoigne, à l'évidence, d'un réel génie militaire fondé sur la préparation du raid. A partir des points conquis, on s'implante progressivement aux alentours, en tâche d'huile, tout en menant, loin au dehors, de longues incursions éphémères, mais répétées, prélude à l'invasion définitive : ainsi fut d'abord razzinée avant que conquise la Tunisie à partir des bases de Tripolitaine. Ce succès est dû autant à la supériorité de la stratégie indirecte qu'à la qualité des généraux (Ibn El Walid). Il faut également souligner la présence d'une idée forte qui rassemble et multiplie les énergies des combattants : la propagation du message divin.

Deux auteurs vont évoquer par la suite les principes de la stratégie arabe. Il s'agit, en premier lieu, d'Ibn Khaldoun, qui perçoit deux styles de guerre : celui, direct, en formation serrée des étrangers et celui, indirect, consistant en une attaque suivie de repli, pratiqué par les Arabes. Pour sa part, El Andalusy, contemporain d'Ibn Khaldoun a composé un traité sur l'art de la guerre en 1362. Il y préconise une stratégie indirecte fondée sur une connaissance supérieure de l'ennemi et du terrain et où l'usage de la ruse et des stratagèmes constitue le pilier de la tactique.

Enfin, pour compléter cette approche de la pensée stratégique arabe ancienne, l'exemple de la victoire de Saladin sur l'armée de Guy de Lusignan est particulièrement expressif. Avec une armée de 20 000 hommes, Saladin attire l'armée ennemie dans un désert où celui-ci subit le harcèlement des archers musulmans. Au moment opportun, il divise l'infanterie et la cavalerie adverses et lance son attaque, exemple parfait d'une stratégie indirecte pratiquée à travers les âges par les cavaliers nomades. Le 2 octobre 1188, Saladin pénètre dans Jérusalem...

La stratégie d'IBN SEOUD

La stratégie d'Ibn Séoud, elle aussi, se fonde sur la légèreté des forces. Afin de donner à sa troupe la plus grande mobilité possible, il réduit au maximum l'équipement de ses hommes : une couverture pliée sous la selle, un fusil, des munitions, quelques dattes et du lait caillé pour trois jours. Puis il effectue une série de razzias. Après s'être frayé un chemin à travers les dunes, il fonde à l'improviste sur une caravane ou un campement, suivi par ses hommes au galop qui s'emparent du butin et repartent à toute allure. Le soir suivant, il exécute un nouveau raid à 60 kilomètres de là.

L'exemple du combat que se livre Ibn Séoud et son ennemi mortel Rashid illustre très bien l'art militaire du fondateur de l'Arabie Saoudite. Ibn Séoud vient de s'emparer de Ryhad mais il sait que la partie est loin d'être gagnée. Il comprend très vite qu'il sera battu s'il se laisse bloquer dans la ville et qu'il doit en sortir au plus vite pour conserver sa liberté de mouvement. Il préfère prendre l'élite de ses cavaliers et se rendre dans le sud du Nadjd et de là, rayonne en tous sens, harcelant les garnisons rashidites par des incursions répétées. Pendant que Rashid met le siège devant Ryhad, Séoud ne revient pas dans cette ville mais la contourne par le nord coupant ainsi les lignes de retraite de l'ennemi et se met à ravager le pays Shammar où Rashid recrute le gros de ses troupes. Dès que celles-ci apprennent que Séoud est en train de brûler leurs villages et leurs récoltes, elles lèvent le camp et rentrent chez elles. En l'espace de quelques jours, l'armée de Rashid se volatilise.

A l'inverse, lorsque Séoud utilise un style de guerre plus classique, il subit une défaite. Le meilleur exemple est la bataille du 15 juillet 1904 qu'il livre aux turcs. Conscient de son infériorité numérique, Séoud décide d'attaquer le premier. Il fait porter tout son effort sur les ailes de l'armée ennemie. Quatre fois de suite il traverse leurs lignes et les met en fuite. Mais lorsqu'il veut enfoncer l'infanterie turque au moyen d'une attaque frontale, c'est une toute autre affaire. Chaque fois, ses charges viennent se briser contre un carré compact de chair et d'acier, inébranlable comme une forteresse. La tactique adoptée est mauvaise. Les Turcs ouvrent le feu avec leur artillerie sur les Arabes qui sont épouvantés et refluent en désordre. La bataille est bien perdue.

Par contre, lorsque Séoud utilise à nouveau les procédés de la guerre irrégulière, le succès est là. Lors d'une seconde bataille contre les Turcs, il fonde sur eux à l'improviste, à la tête de son armée, et disloque le centre du dispositif ennemi. Les Turcs se replient dans le désert. Durant cet exode, les cavaliers saoudites ne cessent de harceler les traîneurs. Les bédouins fondent sur eux avec la rapidité de l'éclair, déchargent leurs fusils presque à bout portant, au galop dans un tourbillon de poussière. L'armée turque est défaite.

C'est cette même tactique du harcèlement permanent qui permet à Séoud, un peu plus tard, de faire échec aux turcs venus s'installer dans le Qasim. Très vite, les Turcs qui occupent des postes fortifiés se trouvent aux prises avec des difficultés inattendues. Mystérieusement, les routes sont infestées de bandes insaisissables qui pillent les convois venant de Bassora. Malgré tous leurs efforts, les soldats du sultan n'arrivent pas à mettre la main sur les agresseurs. Constamment sur le qui-vive, ils s'épuisent en patrouilles et reconnaissances inutiles. Rien ne parvient à empêcher la destruction des convois. Attaques et coups de main se renouvellent chaque nuit. Ravitaillement, armes, munitions, rien n'arrive plus à destination. En coupant les garnisons ottomanes de leurs bases, Séoud réussit à neutraliser les soldats turcs. Séoud s'est juré de venir à bout des Turcs par la guérilla : pourquoi se fatiguer à conquérir de haute lutte ce que le temps fera tomber sans combat entre ses mains ?

Après avoir constitué l'Arabie Saoudite, Séoud se trouve confronté au problème du renforcement de son armée. S'il juge cette armée incapable de rivaliser avec une armée européenne, elle peut devenir la meilleure du monde arabe. Elle est en mesure, grâce à sa mobilité et sa science de la guérilla, de créer de sérieux ennuis à toute force étrangère qui pourrait tenter d'occuper militairement le pays. C'est pourquoi Séoud s'emploie à moderniser son armée sans lui faire perdre ses avantages (mouvement, capacité à agir à longue distance). Il accroît sa puissance de feu sans l'alourdir ni diminuer le rayon d'action de ses unités.

La guerre irrégulière de Lawrence d'Arabie

La révolte arabe de 1916 constitue un très bel exemple de guerre irrégulière.

Thomas Edward Lawrence élabore en coopération avec les chefs arabes une stratégie du faible au fort, fondée sur le harcèlement des forces ennemies le long de l'unique voie ferrée de la région. Il oblige ainsi les troupes ottomanes à immobiliser des forces importantes. Les Arabes pratiquent la guerre irrégulière. Lawrence estime en effet que la valeur des irréguliers réside dans la profondeur et non dans l'affrontement. Puisque les troupes irrégulières sont aussi incapables de défendre une position que de l'attaquer, il est préférable d'utiliser le mouvement et l'espace pour contraindre l'ennemi à la défensive. La tactique consiste toujours à procéder par touches et replis, ni poussées, ni coups. Il ne faut pas chercher à conserver ou à améliorer son avantage mais au contraire à se retirer et à aller frapper ailleurs. La stratégie se fixe pour objectif de dérober à l'adversaire tout objectif. Une action ne doit donc jamais être poursuivie sur une longue période. Tout est fait pour que les menaces arabes soient quelque chose d'invulnérable, d'intangible, sans front, ni arrière, se mouvant comme un gaz. L'absence d'objectif paralyse le soldat

régulier. On est ici loin de la pensée du maréchal Foch selon laquelle le principe de la guerre moderne consiste à chercher le cœur de l'armée ennemie, le centre de sa puissance et à le détruire dans la bataille.

Par ailleurs, il faut souligner le caractère très autonome des patrouilles de méharistes. Celles-ci se livraient à des incursions dans les lignes ennemies, là où cela semblait le plus opportun, le plus facile et le plus profitable tout en conservant une constante possibilité de retraite. Avec des outils adaptés à cette stratégie comme le chameau qui peut parcourir 400 kilomètres sans boire en trois jours, les mitrailleuses légères en provenance d'Égypte et des explosifs très puissants, l'action des Arabes a été efficace.

Ce qui est le plus surprenant est bien que la guerre irrégulière menée par le colonel T.e.Lawrence vise plus à affaiblir qu'à tuer. On est bien loin de la guerre classique qui accorde une importance considérable à la puissance de feu. Cet extrait tiré des Sept piliers de la sagesse est très expressif : « Un turc apparut sur les butoirs de la quatrième voiture à partir de la queue, découpla, et laissa l'arrière du train glisser le long de la pente. Je fis un effort nonchalant pour placer une pierre derrière la roue, mais ne m'en souciais vraiment pas assez pour le faire bien. Il semblait juste et amusant que cette quantité de butin nous échappe. Un colonel turc, d'une fenêtre, me tira dessus avec un pistolet Mauser, m'entaillant la chair de la hanche. Je ris de son énergie excessive, qui le poussait à croire, comme un officier régulier, qu'on avançait la guerre en tuant un individu. Notre mine avait détruit la première arche du pont. Quant à la locomotive, elle avait la boîte à feu éventrée, beaucoup de tubes éclatés, la cabine emportée, un cylindre manquant, le châssis tordu, deux roues motrices et leurs coussinets fracassés. Le tender et le premier wagon s'étaient télescopés. Une vingtaine de Turcs étaient morts, et d'autres, prisonniers, y compris quatre officiers qui se tenaient près de la ligne, pleurant pour une vie que les Arabes ne songeaient pas à leur prendre. »

La guerre irrégulière de ABD EL KADER

Le deuxième cas concret est l'action d'Abd El Kader lors de la conquête du pays par Bugeaud. La force de l'émir consistait dans sa légèreté, dans la liberté de ses mouvements, dans l'impossibilité de le saisir. À sa façon, Abd El Kader pratique aussi la guerre irrégulière. Selon Bugeaud, il était difficile de mener une action efficace contre une nuée de cavaliers, excellents individuellement, mais qui, n'ayant aucune force d'ensemble, aucune harmonie, ne s'engageaient jamais assez pour que l'action soit décisive. Il va même jusqu'à dire que l'irrégularité de leurs mouvements avait quelque chose d'embarrassant pour les généraux et de saisissant pour les jeunes soldats. Le chef militaire français considère que la meilleure façon d'affaiblir Abd El Kader est de l'inciter à créer une armée permanente avec une petite artillerie. En effet, il sera moins fort

avec 6000 hommes et des canons. Si jusqu'à présent, il n'avait à protéger ni dépôts, ni villes, ni lignes, ni bases d'opérations, avec 6000 hommes de troupe, il ne sera plus insaisissable parce qu'il aura des villes et des dépôts à garder. Devenus tacticiens en possédant des troupes régulières, les chefs arabes seront longtemps encore dans l'enfance de l'art. Il leur faudra un siècle avant de savoir harmoniser les trois armes sur un champ de bataille.

322 – Les succès actuels de la guerre irrégulière

La guerre d'Algérie

La guerre que mène le FLN contre les forces armées françaises revêt, elle aussi, plusieurs caractéristiques de la guerre irrégulière au premier rang desquelles se trouvent la présence d'une idée mobilisatrice forte et le nombre limité des combattants. Selon le FLN algérien, l'insurrection du 1^{er} novembre 1954 est le point de départ de la guerre de libération. Cette insurrection diffère de toutes celles entreprises jusque là. Tandis que les insurrections du passé visaient la levée en masse et recherchaient les chocs décisifs avec l'adversaire, celle du 1^{er} novembre se traduit par l'entrée en action de groupes peu nombreux de guérilleros dont l'impératif stratégique est avant tout l'organisation du peuple et la diffusion des mots d'ordre patriotiques. Ces groupes organisent des embuscades réussies, des accrochages éclairs, des coups de main spectaculaires. Les chefs de l'insurrection ne sont pas des guerriers par vocation. Leur qualité maîtresse réside avant tout dans leur expérience de militants révolutionnaires.

Pour sa part, lorsqu'il décrit la révolte kabyle de 1955, Jacques Chevalier, secrétaire d'état aux forces armées évoque la mobilité des groupes qui hantent les abords du Djurdjura et leur technique du coup de main qui fait l'admiration des spécialistes. Il est conscient qu'il faudra « beaucoup de monde et beaucoup de temps pour venir à bout de cette réalité. »

Et, en effet, il faut souligner que cette stratégie du coup de main oblige la France à mobiliser de jeunes appelés pour compléter l'armée d'active. Les effectifs passent de 56000 hommes au début du conflit à 450 000. Les unités statiques quadrillent le terrain et les unités spéciales traquent les rebelles.

Bachaga Boualam, ancien vice- président de l'assemblée nationale française, évoque de façon très claire la stratégie militaire employée par les combattants du FLN. Il souligne, en premier lieu, le caractère

éminemment politique du combat mené par cette organisation. Il note que le FLN a bien compris qu'il ne gagnerait pas la bataille en Algérie sans trouver des sympathies internationales. Dans ce but, il multiplie les conférences de presse, les contacts avec les milieux d'affaire et les milieux politiques, usant avec habileté des tendances décolonisatrices de l'opinion américaine.

Il met en exergue l'importance du renseignement dans ce style de combat. Le FLN mobilise les populations. Chaque femme, chaque berger sont autant d'agents de renseignement, d'agents de liaison. Ainsi, dès qu'un convoi militaire part en opération, le FLN est prévenu de son arrivée plusieurs heures auparavant.

Enfin, il met l'accent sur le caractère insaisissable des combattants de cette organisation politico-militaire. Il note que les attentats sont toujours commis à la limite du douar ou sur des sentiers isolés. Jamais les membres du FLN ne s'aventurent sur un secteur qu'il ne maîtrisent pas. Au contraire, ils déclenchent des raids sur les marges des secteurs tribaux, puis fuient aussitôt. Les irréguliers se contentent de tirs de harcèlement contre des mechtas et d'attentats contre des bergers isolés. Rarement, ceux-ci cherchent le contact direct avec l'adversaire. Ils se bornent à effectuer des raids rapides. Il n'y a jamais de bataille rangée et les combattants du FLN constituent pour les unités françaises un ennemi fuyant, rompu aux guets, à l'embuscade, à la patience.

Les unités françaises doivent s'adapter à cette stratégie. Certaines le font avec brio. Par exemple, un officier français empêche ses hommes de riposter à l'aveuglette en cas d'attaque, d'embuscade ou de harcèlement. Les soldats ne doivent tirer que sur une cible visible.

Les récits de Louis Guiffra, jeune appelé ayant servi dans une section d'administration spécialisée, sont aussi très intéressants en ce qui concerne la stratégie indirecte menée par le FLN. Celui-ci souligne l'insaisissabilité des combattants : « En jetant un coup d'œil derrière moi, je m'aperçois que les soldats guettent attentivement les montagnes qui nous surplombent. Les mitrailleuses sont orientées vers le djebel, prêtes à riposter aux projectiles de l'ennemi invisible. »

Il décrit très bien la tactique du harcèlement auquel on met fin dès qu'il peut se transformer en affrontement direct : « Cette ferme a été attaquée cinq fois. Le dernier harcèlement date de trois semaines. Les rebelles s'étaient installés sur la crête qui nous domine. Ils ne se sont enfuis qu'à l'arrivée des renforts, cinq heures après le message de SOS. »

Enfin, il insiste sur le rôle fondamental joué par la ruse dans ce genre de combat : « Les parachutistes, après avoir sauté des hélicoptères, descendent la pente en ratissant le terrain, lorsque les fellaghas surgissent de tous côtés, levant les armes en signe de reddition. Les paras s'approchent pour les désarmer...Un coup de sifflet retentit...Chaque rebelle se jette à terre. Des mitrailleuses sont démasquées. Elles font feu de toutes parts sur les parachutistes qui n'ont pas le temps de se ressaisir...Un à un, ils tombent visages contre terre. Trente parachutistes ne se relèvent pas. »

A l'inverse, les deux seules batailles classiques livrées au cours des sept années de conflit sont des échecs sévères pour le FLN. Les opérations « jumelles » et « pierres précieuses » en Kabylie portent en effet des coups très durs à la rébellion.

Au total, même si la France est convaincue d'avoir gagné la bataille militaire, force est de constater qu'elle a perdu la guerre d'Algérie. En recourant à la stratégie indirecte (violences urbaines et guérilla), le FLN oblige la France à mobiliser sa jeunesse et rend ainsi l'opinion publique française majoritairement hostile au conflit. En utilisant le terrorisme, les combattants algériens forcent les militaires français à utiliser des méthodes contestables et à se déconsidérer aux yeux de l'opinion publique internationale. Cette stratégie qui ne parvient pas à faire la décision sur le plan militaire est une grande réussite sur les plans médiatique et politique. Elle permet à l'Algérie d'accéder à l'indépendance

La guerre d'usure

La guerre d'usure menée par Nasser contre les forces israéliennes est moins connue que les quatre autres guerres israélo-arabes. Pourtant, celle-ci est une véritable guerre pour les deux belligérants et les pertes humaines sont pratiquement équivalentes à celle de la guerre de juin 1967.

La guerre d'usure présente, elle aussi, beaucoup de caractéristiques communes avec la guerre irrégulière. A partir de mars 1969, Nasser débute les hostilités sur le canal de Suez. Sa stratégie consiste à bombarder de manière intensive les positions israéliennes ainsi qu'à effectuer des opérations commando dans les lignes de l'Etat hébreu. Les pertes israéliennes sont lourdes. Ceux-ci répliquent par des raids aéroportés à l'intérieur du territoire égyptien mais qui ne parviennent pas à mettre un terme aux actions des égyptiens.

Aussi, à partir du 17 janvier 1970, Israël lance une campagne de bombardements stratégiques à l'intérieur du territoire égyptien. Il s'agit de frapper les installations militaires à proximité des grands centres urbains égyptiens. *Mais* le Kremlin fournit des rampes de missiles servis par du personnel soviétique et surtout des avions du dernier modèle pilotés par des russes. Une nouvelle fois, c'est l'échec pour les Israéliens qui se heurtent à de nombreux obstacles et sont obligés d'abandonner les opérations.

Au total, il faut insister sur le fait que cette stratégie d'usure adoptée par Nasser a, pour la première fois, tenu l'armée israélienne en échec. Si elle n'a pas permis aux égyptiens de reconquérir les territoires perdus, les pertes infligées ont affaibli l'armée israélienne et expliquent en partie les premiers succès de la guerre de 1973.

L'Intifada

L'Intifada se fonde sur deux piliers principaux : une idée forte et mobilisatrice (l'édification d'un Etat palestinien indépendant) et le caractère irrégulier des combattants.

Le 9 septembre 1987, la révolte se déclenche dans la bande de Gaza puis en Cisjordanie. Les jeunes lancent des pierres contre tout ce qui est israélien. Malgré les 26 morts, 179 blessés et 200 arrestations en décembre 1987 et la volonté de Rabin de briser les os des manifestants, le mouvement prend toujours plus d'ampleur. Le soulèvement s'organise autour de comités populaires, professionnels ou locaux, chargés d'appliquer les consignes de la direction patriotique unifiée : mouvements de grève, boycott des marchandises israéliennes, mise en place d'une autarcie économique, refus de payer les taxes israéliennes. L'utilisation de la pierre est devenue le symbole de cette guerre irrégulière, de cette stratégie du faible au fort. Par son caractère primitif, elle est le défi parfait à la puissance technologique israélienne. Exprimant le refus de l'utilisation de l'arme à feu, la pierre marque la volonté de maintenir l'affrontement à un certain niveau et de bien montrer, face à la propagande israélienne, où sont les victimes. La sécurité des voies de communication est la cible principale des lancées de pierre. L'armée israélienne, face à cette non cible, ne peut que constater qu'elle n'est pas préparée à affronter une telle situation.

Au total, le premier impact de l'Intifada est de faire des territoires occupés une zone d'insécurité permanente qui mobilise sur le long terme d'importantes forces israéliennes.

De plus, les conséquences économiques sont considérables. Les territoires cessent d'être une source de revenus pour devenir une charge considérable.

Mais la principale conséquence est politique. Au lieu d'avoir une attitude offensive comme au Liban, Israël est sur la défensive. L'image de marque de l'Etat hébreu se détériore beaucoup : jadis victime des actes de violence arabes, Israël passe maintenant pour l'agresseur d'une population qui n'a que quelques pierres pour se défendre. Ce soulèvement qui relève de la stratégie indirecte réalise ce qu'en plusieurs années aucun régime arabe n'est parvenu à faire. Il arrache des résolutions internationales qui mènent à l'isolement de l'occupant israélien et au retour au premier plan de la cause du peuple palestinien.

La guerre irrégulière du Hezbollah contre Israël.

Les attaques incessantes du Hezbollah contre Israël à partir du sud Liban entrent bien dans le cadre de la guerre irrégulière. Tout d'abord, elles sont menées, non pas par des soldats réguliers, mais par une milice dont les combattants ne portent pas l'uniforme d'une armée nationale. Ensuite, elles ont pour objectif de ne jamais constituer une cible sur laquelle l'armée israélienne pourrait concentrer ses tirs. Les irréguliers cherchent abri dans les immeubles civils d'où ils tirent une roquette puis changent rapidement de position de façon à être insaisissables. Le but recherché est bien d'user et de harceler les forces ennemies.

Force est de constater que cette stratégie se révèle payante puisque Israël ne parvient pas à mettre un terme à l'action de ces combattants. Parfois même, elle répond à ces attaques de façon imprécise et maladroite comme le fait de frapper par erreur des familles innocentes. Ces erreurs contribuent à la détérioration de l'image de marque d'Israël dans l'opinion publique internationale. Tout laisse à penser que cette stratégie est plus efficace qu'une opération militaire classique puisque les dirigeants israéliens parlent de plus en plus d'un retrait du sud Liban en échange du désarmement de la milice Hezbollah par l'Etat libanais.

Conclusion partielle.

Les Arabes se tournent donc vers deux nouveaux types de stratégie, l'une classique (la défense de manœuvre) et l'autre alternative (la guerre irrégulière).

Il est frappant que ces stratégies se fondent, toutes deux, sur le mouvement et la volonté de ne pas constituer une cible pour l'ennemi. L'hyper mobilité des unités régulières dans la défense de manœuvre va de pair avec les mouvements incessants des combattants irréguliers.

A travers ces nouvelles options stratégiques, les Arabes renouent avec leur art militaire ancien qui est réinventé efficacement. Le mariage entre une tradition militaire qui a fait ses preuves dans l'histoire et la technologie la plus moderne en ce qui concerne l'armement pourrait se révéler très performant à court terme.

CONCLUSION

Les stratégies classiques adoptées par les pays arabes lors des guerres contre Israël se sont donc toutes soldées par des

échecs. Malgré les améliorations apportées après chaque défaite et malgré des moyens militaires toujours plus puissants, les guerres conventionnelles n'ont pas permis aux pays arabes de réaliser leurs objectifs.

En revanche, les stratégies alternatives se sont révélées plus efficaces(guerre d'usure, Intifada, harcèlement du Hezbollah).

Il n'est donc pas surprenant que les Arabes semblent aujourd'hui se tourner vers deux types de stratégie en totale rupture avec celles adoptées en 1948, 1956, 1967 et 1973.

C'est, tout d'abord, la défense de manœuvre qui met l'accent sur l'hyper mobilité des unités.

C'est, ensuite, la guerre irrégulière fondée sur le mouvement, la surprise et l'insaisissabilité des combattants. Avec ces deux options, les Arabes renouent avec leur pensée stratégique traditionnelle qui leur a donné tant de victoires dans le passé.

A bien y réfléchir, compte tenu de l'écart technologique qui sépare les armées arabes des forces israéliennes bénéficiant de l'aide américaine, la stratégie de la guerre irrégulière pourrait à court terme connaître un bel avenir dans le monde arabe. Après avoir tenté de s'opposer au Goliath israélien en le surpassant dans le domaine de la guerre conventionnelle, les Arabes pourraient cette fois, se montrer bien plus efficaces en adoptant une stratégie alternative s'inspirant directement du combat de David.

BIBLIOGRAPHIE

-La guerre d'Algérie-La découverte/ Le monde- Patrick EVENO et Jean PLANCHAIS- 1989.

-Israël et le monde arabe- Ellipse- Emile LIORCA- 1995.

-Bugeaud- Fayard- Jean-pierre BOIS- 1997.

-Les stratégies militaires lors des guerres israélo-arabes- Centre d'études de l'union arabe- EL KILANI- 1991.

-Les sept piliers de la sagesse- Gallimard- T E LAWRENCE- 1992.

- Le proche orient éclaté- Gallimard- Georges CORM- 1991.
- Ibn Séoud- Albin Michel- BENOIST-MECHIN- 1955.
- L'Islam et sa civilisation- Armand Colin- André MIQUEL- 1977.
- Le grand jeu- Armand Colin- Henry LAURENS- 1991.
- Revue « La défense arabe »- 1993-1998.
- Principes de stratégie arabe- L'herne - Jean-paul CHARNAIS- 1984.
- Revue Maghreb-Machrek.
- Mon pays, la France- France Empire- Bachaga BOUALAM- 1962.
- On m'appelait Boulhaya- France Empire- Louis GUIFFRAY.
- Abdelkrim- Séguier- Zakya DAOUD- 1999.
- La guerre israélo-arabe d'octobre 1973- Economica- Pierre RAZOUX- 1999.